

Au pays du Soleil

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 24

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Au pays du Soleil.

Les membres du Club alpin, — section des Diablerets, — en veine de galanterie, ne veulent plus avoir seuls les plaisirs de la montagne ; ils veulent désormais y faire participer leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs, leurs amis. C'est dans ce louable but qu'une course au plateau de Luan avait été organisée pour dimanche dernier.

Le ciel était resplendissant de lumière ; l'atmosphère surchauffée.

Mais quand on prend du soleil on n'en saurait trop prendre : il y a si longtemps que nous en étions privés. Aussi la joyeuse caravane du club s'était-elle bien gardée de quitter Lausanne avant le train de 8 h. 20 du matin.

Pas de banquet ; presque pas de programme : tout devait se faire simplement et un peu au hasard dans cette petite excursion de familles, d'amis, de bonnes connaissances.

Du reste chacun avait pris ses précautions quant aux subsistances.

Une légère angoisse, cependant, se peignit sur bien des visages, à l'arrivée à Aigle, lorsque le moment fut venu de confier les sacs et les paniers à un voiturier. Il y en avait un tas énorme, — car très nombreuse était la caravane, — et l'on se demandait dans quel état ces approvisionnements arriveraient à destination. De tous côtés :

— Pardon, cocher... Je vous prie... mon sac contient deux bouteilles d'excellent Yvorne... et vous savez... j'y tiens !

— Il y en a trois dans le mien !...

— Ah ! diantre ! allez-y prudemment... Je tremble pour mon gros pâté !

— Et moi qui ai des œufs très légèrement cuits, à peine pris ; ils sont bien meilleurs comme ça.

— Oui, c'est ce que tu pourras constater là-haut !...

Bref, le char monte avec les bagages, et bientôt la longue file de dames et de messieurs s'égrène dans le haut chemin bordé de murs brûlants qui traverse le riche vignoble d'Yvorne.

Mais l'aspect réjouissant des ceps fait oublier quelque peu la température « par

trop picale » du moment. Partout d'innombrables et superbes grappes en fleurs exhalant un parfum délicieux.

On n'entend que des exclamations :

— Quelle récolte !... Attendez... comptons un peu... Une, deux... quatre... huit, dix... quinze, vingt... vingt-deux... Oh ! la, la ! il y en a trop !...

— En v'la une richesse ! en v'la une année !

Et un peu plus loin, après la région des vigues, le dialogue reprend :

— Dites-moi, c'est déplorable ! il n'y a presque pas de foin !... Tout est grillé... C'est la misère !...

— Que voulez-vous, dans ce pauvre monde, on verra toujours Jean qui pleure et Jean qui rit.

Nous sommes entre onze heures et midi. La chaleur devient intolérable ; c'est un vrai grilloir !... Et cela dure ainsi pendant trois heures et plus, comme par enchantement, sans un rameau vert au-dessus de la tête ! Ah ! si, pourtant : par-ci par-là, un petit arbre jette son ombre légère au travers du sentier comme pour nous faire mieux apprécier le soleil ensuite.

Chacun s'éponge et pousse de gros soupirs :

— Ouf ! quelle « transpirée ! »

— Pristi ! quelle fournaise !

— C'est étouffant !... Tiens, mais regarde donc la Dent-du-Midi.

— Oui, je te la laisse bien ta Dent-du-Midi !... quand ça coule comme ça !

Nous étions cependant en partie de plaisir ; et pour un beau temps, c'était un beau temps.

Par-ci, par-là, en face de divers sentiers, nous éprouvions quelques doutes sur la direction à prendre ; on se hélait réciproquement.

Quelques mauvaises langues allaient jusqu'à dire que nos guides s'étaient eux-mêmes fourvoyés.

Bref, comme tout chemin mène à Rome, nous apercevons bientôt les premières maisons de Corbeyrier. Et après une petite halte devant une auberge ensoleillée, nous nous remettons en route et atteignons enfin le plateau promis.

Merci ! le vrai plateau de Luan, but de

notre course, nous est interdit. Deux robustes gaillards, montés de la plaine nous avisent en termes formels qu'il est défendu de fouler l'herbe, à moins d'une finance de 20 centimes par personne.

— Telle est la consigne, disaient-ils : nous avons trop besoin de foin.

Ne voulant point discuter sur ce sujet aussi longuement que le Grand Conseil dans sa dernière session, nous nous hâtons de pousser plus loin et de pénétrer sous la forêt, dans une espèce de cul-de-sac, où chaque famille, chaque groupe s'installe de son mieux. Il n'y a pas de vue, pas de grand paysage alpestre, mais au moins il y a de l'ombrage.

Les sacs s'ouvrent dans l'herbe, sur la mousse, partout où il y a quelque endroit où l'on puisse découper à l'aise un saucisson, entamer un pâté, déchiqeter un poulet, et faire tenir debout une bouteille pleine, sans courir la chance d'une catastrophe.

A peine étions-nous au dessert, qu'une voix se fit entendre, celle du président, qui, dans ces occasions, se multiplie, se donne infiniment de peine pour le plaisir de tous, pour organiser les jeux, les distractions, les petites surprises.

« Mesdames et Messieurs, dit-il, veuillez vous grouper un peu là-bas, où nous voulons vous entretenir de la cabane d'Orny.

— En quoi, diantre, nous demandions-nous, la cabane d'Orny peut-elle bien intéresser ces dames ?

Mais l'histoire de cette cabane qui a besoin, dit-on, d'améliorations, n'était, pour ainsi dire, qu'un lever de rideau fort comique, avant la jolie scène qui nous était ménagée.

Tout à coup, derrière une petite éminence tapissée de mousse et de myrtilles, émerge la tête d'un vénérable vieillard. Sa longue chevelure, aux reflets argentés, s'étale sur ses épaules, et sa barbe, non moins éclatante, descend large et touffue sur sa poitrine.

Au sein de cette forêt d'un vert sombre et tranquille, l'effet est saisissant. Aussi plusieurs voix de s'écrier comme Miss Helyett :

— Aoh !... voilà l'homme de la montagne !...

Mais non, grossière erreur, ce n'est point cet homme-là, c'est au contraire le génie protecteur des hautes et splendides régions qui font la beauté incomparable de notre patrie, le génie de la montagne, qui vient souhaiter la bienvenue au Club alpin et le féliciter de la noble tâche qu'il poursuit.

Ses paroles sont éloquentes et sa voix harmonieuse captive dès le début tous les assistants, à l'exception d'un groupe fort loquace et préférant les attraits d'un copieux pique-nique à tout ce qu'il peut y avoir de poésie et de savoir alpestre dans le discours du génie de la montagne, qui nous a dit avec Tschudi :

« Le Club alpin suisse est né de l'amour de la patrie suisse. Ce n'est pas seulement la plaine, où bruissent nos fleuves et nos rivières, où l'on voit onduler les champs de blé ; ce ne sont pas seulement nos belles vallées et les pitons des basses montagnes, avec leur vue magnifique que nous voulons considérer comme à nous. Aucune partie de notre cher berceau, de notre grandiose nature, ne doit nous rester étrangère.

« Les essais, les entreprises hasardeuses et les cris de joie de ses enfants en scrutent les recoins les plus cachés, les cimes les plus vertigineuses. Leur pied hardi parvient à travers d'affreux glaciers, à travers des cols inconnus, jusqu'à des sommités vierges de pas humains ; et voilà de nouveau un coin de la terre de notre patrie conquis à la science et à notre amour !

« O pays, digne de toute admiration ! avec quelle irrésistible puissance tu enchaînes les cœurs de tes enfants ! avec quel désir insurmontable et courageux nous voulons te posséder, te comprendre *tout entier* ! Chaque excursion dans tes labyrinthes est un nouveau triomphe de notre admiration et de notre orgueil sur tes beautés ineffables ! »

Bientôt les cheveux et la longue barbe du vieillard tombent ; et à l'imitation de Faust, rajeuni et transformé sous le coup d'une baguette magique, le génie de la montagne ne se montre plus que sous la figure jeune et souriante d'un de nos professeurs, qui avait bien voulu apporter dans cette réunion d'amis son aimable et gracieux concours.

Puis les jeux, les distractions de tout genre s'organisent et bientôt le tir au Flobert, les Fléchettes et la danse au coin du bois rivalisent de joie et d'entraînement.

Le retour, comme bien on pense, a été fort gai, et tous de se serrer mutuellement la main, à l'arrivée en gare, en se disant :

— Eh bien, à une autre fois !
— Aloo!.. mais un départ plus matinal, n'est-ce pas ?

L. M.

Faites comme moi.

Chacun sait que les lettres sont dans le marasme, cela ne nourrit pas son homme ; il y a excès de production, pléthore d'écrivains, surabondance de romans, de poésies, de nouvelles, d'où grande difficulté d'écouler les produits de la pensée, qui moisissent misérablement dans les sous-sols humides des éditeurs. La littérature traverse une crise sans fin. Les hommes de lettres n'ont pas comme les maçons, les vidangeurs, la suprême ressource de se mettre en grève, on peut se passer d'eux. Lorsque les croque-morts, les garçons coiffeurs, les nourrices menacent de cesser tout travail, le gouvernement, les municipalités, les patrons, le public, s'inquiètent ; s'ils passent de la menace au fait, aussitôt députés et conseillers municipaux les réunissent, leur font des promesses affriolantes qu'ils ne tiennent jamais, c'est vrai ; les patrons les cajolent, je ne dis pas cela seulement pour les nourrices ; le public les soutient et les ministres déplacent des régiments pour les protéger. Quand les cochers d'omnibus déposèrent en chœur leurs fouets et résolurent de ne plus écraser les piétons, ce fut comme une calamité publique ; les passants, pris d'un beau zèle, dételèrent les chevaux des faux frères qui voulaient écraser quand même. Que nos plus grands écrivains se mettent en grève, que MM. Dandet, Zola, Richopin, Coppée, etc., cessent d'écrire, personne ne bougera ; que d'autres, que je ne nommerai pas, les imitent, nul ne s'en plaindra, au contraire.

Tout cela est triste, bien triste.

« L'homme ne vit pas seulement de pain, » dit l'Écriture. Hélas ! je crains bien que si. Pour vivre, l'écrivain doit se livrer à une occupation quelconque ; j'ai conçu une idée lumineuse, j'ai trouvé le moyen de faire fortune et d'enrichir mes concitoyens.

J'ai publié l'annonce suivante dans les journaux :

« J'offre à chacun le moyen certain et rapide de faire fortune contre envoi d'un mandat-poste de cinq francs. Se presser. Ecr. X. Z. bur. 15, Paris. »

Il m'est arrivé aussitôt des lettres de toutes les parties du monde. Réussite complète ; je posséderai sur mes vieux jours une maison de campagne à Chatou ou à Asnières, absolument comme un épicier.

Ces lettres sont très curieuses, en voici quelques-unes :

« Paris.

» Mocieu.

« Je cui dans la daiche ait vote anonce ma re mi du bome dan le queur. Ci cait vrai queu vou avai trouvai leu moillien de fere fortune, vou aite un grant ôme queu je vou bai néré toute ma vi. J'ai rai u ni a grand paine cin fran que je vou senvoi.

» Rai ponce de cuite et recevai lesre mère ciment anti ci pet de vote dévoué

» Félici FLOCHOT

» dite Pichenête.

» rue de la fi délit té, 59, »

« Barbançon-les-Choux.

» Monsieur,

« En lisant mon journal, ce matin, j'ai été frappé de votre offre. Grand partisan du progrès, j'estime qu'il faut encourager les novateurs, dût-on trouver l'insuccès au bout de la route. Votre idée est peut-être géniale ; c'est aux hommes intelligents à vous donner les moyens de la répandre. Développez-la moi dans tous ses détails, je m'appliquerai à la faire réussir.

« Vous trouverez ci-inclus un mandat de cinq francs avec lequel je vous prie d'agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

» Pierre RASOAR.

» Membre correspondant de l'Académie vinicole et littéraire de Saint-Pourçain. »

« Orléans

» Monsieur,

« Je suis mariée et je vous écris en cachette de mon tyran, un pingre qui me refuse de l'argent sous prétexte d'économie et qui prétend que mes toilettes le ruinent, comme si une femme pouvait se passer de s'habiller. Vous offrez un moyen rapide de faire fortune ; pourrai-je l'employer à l'insu de mon mari ? Si cela est, quelle admirable découverte ! Le jour où la femme pourra se passer de l'homme, elle sera bien heureuse.

« Je vous envoie cinq francs en timbres-poste.

» votre reconnaissante

» Amélie D.

» Répondez-moi poste restante. »

« Paris.

» Monsieur,

« Je suis un pauvre diable d'employé sans travail ; j'ai une femme et quatre enfants qui pleurent toute la journée en me demandant du pain. Comme le noyé qui cherche à se rattraper à toutes les branches, je m'adresse à vous. Par quel effort surhumain ai-je pu me procurer les cinq francs que vous exigez ? je ne vous le dirai pas. Qui que vous soyez, je mets ma confiance en vous ; ne me trompez pas, ce serait un crime.

» Répondez-moi tout de suite.

» Aristide MONET. »

A celui-là, j'ai renvoyé les cinq francs plus un louis, non pas que mon système ne soit pas bon, mais il exige dans l'application une certaine indépendance d'esprit dont je crois ce brave homme incapable.

« Marseille.

» Mon cer,

« Zai lu vote réclame, mais comme ze suis de Marseille, on ne me met pas dedans facilement ; ze flaire un pièze. Si vous avez vraiment trouvé le moyen de faire fortune, indiquez-le moi ; s'il est bon, aussi vrai que Notre-Dame de la Garde protèze Marseille, ze vous enverrai cinque francs. Que la Cannebière s'écrive si ze mens !

« Si vous n'êtes qu'un blagueur, vous ne ferez pas d'affaires avec les Marseillais.

» Marius CANIVET.

» rue Saint-Ferréol. »

« Château-tiéri.

» Mon chère môtiue.

» Mon népouse et moi avon pri en note